ARTICLE - REVUE *RELATIONS*

Le pays en soi

Par Brigitte Haentjens

Relations no 744
novembre 2010

Dans le magnifique livre de Claudio Magris, *Danube*, j'ai lu cette phrase qui m'a habitée tout l'été : « l'écrivain n'est pas un père de famille, mais un fils, qui doit quitter la maison et trouver sa propre voie; il est fidèle à sa petite patrie humiliée s'il s'en fait le témoin sincère, c'est-à-dire s'il souffre de son oppression en la prenant tout entière sur lui, et si dans le même temps il la transcende, grâce à ce difficile recul indispensable à tout art et à toute expérience de libération ».

Magris faisait ici allusion à la littérature de la région des Balkans, longtemps soumise à l'hégémonie de l'empire austro-hongrois, à la hiérarchie des différentes factions et déchirée entre plusieurs langues, plusieurs oppressions. Cette littérature, pliée sous les asservissements successifs, ne parvient pas toujours à relever la tête. Elle reste parfois tout entière absorbée par sa propre affirmation identitaire.

Mais Magris évoque aussi Kafka, issu du ghetto juif de Prague et par conséquent d'une culture particulièrement minoritaire et opprimée. Kafka, tout fasciné qu'il était par la vie et la culture du ghetto est parvenu, tout en l'intériorisant, à transcender de façon magistrale cette appartenance. Il a pris ce risque de faire le vide autour de lui, d'être éventuellement rejeté par sa communauté même si fondamentalement il y puise sa sève, son inspiration.

Bien sûr, dans un premier temps, cette phrase a évoqué pour moi le sort de la littérature québécoise et canadienne-française, longtemps mise sous tutelle et aspirant toujours à la reconnaissance française (ou québécoise s'il s'agit de la littérature hors Québec) tout en défendant parfois avec vigueur sa « régionalité », sa spécificité. Plusieurs reprochent à cette littérature son nombrilisme, voire son frileux repli sur elle-même. Ce sont parfois les mêmes qui prônent une littérature dite *universelle,* empruntant des sujets d'intérêt d'ordre général et écrite bien entendu dans une langue normative qui peut être comprise par les Français ou par les jurys des prix littéraires. Il y a souvent du mépris pour le Québec (ou l'Ontario français ou encore l'Acadie) chez ces pourfendeurs du « minoritarisme ».

Pourtant, en littérature comme en politique, le chemin est long pour les « petits peuples » qui doivent se libérer de tant de choses - et en particulier du complexe de petitesse et de tous les masques empruntés pour le cacher - tout en élaborant et défendant un territoire ou un imaginaire bien à eux.

Le plus douloureux peut-être est d'être capable, à travers ces combats de survie, de conserver de l'énergie pour élargir notre champ d'expérience, notre rapport au monde. De pouvoir s'éloigner sans non plus surplomber la situation qui est la nôtre. De ne pas ressentir complaisance ou condescendance pour son peuple.

Ce qui me semble si intéressant dans la phrase de Magris, c'est cette notion qu'il faut être, en écriture, à la fois « dedans » et « dehors » et non pas dans l'une OU l'autre de ces positions.

Cela est vrai de toute littérature, probablement aussi de toute expression artistique. Sinon, le geste artistique risque de demeurer un acte militant au service d'une cause, quelle qu'elle soit.

Il y a dans toute démarche artistique une solitude nécessaire, un isolement qui permet une plongée en soi. Parallèlement, on ne peut pas créer en bannissant l'environnement d'où l'on vient, où l'on a grandi, qui fait partie de nous, complètement, avec son histoire, ses combats ou ses tares fondamentales. William Faulkner, pour ne citer que lui, porte le Sud en lui comme d'autres portent le deuil. Son œuvre est hantée par la question noire au même titre que

celle de William Styron. Et tout comme chez Flannery O'Connors, le Sud laisse une emprunte profonde qui n'est pas non plus de nature folklorique ou géographique.

Même si le pays n'est pas au cœur de l'œuvre, même si on parle d'autre chose que de là d'où on vient, et qu'on écrit des livres de pure fiction, détachés de toute question d'identité, il me semble que cela prend bien du courage pour se laisser tomber dans sa terre, dans ses eaux et se tenir debout sur le bord, sur la rive d'où l'on se voit tomber en même temps.

C'est probablement le courage de la littérature.

© Revue Relations/Centre justice et foi. Tous droits réservés. Crédits | Reproduction autorisée avec mention complète de la source.